

Société historique de Québec

Concours d'écriture historique

Textes gagnants de l'édition 2020

Premier prix
Et
Prix de l'Asulf pour la qualité de la langue française

Annabelle Dussault
École secondaire de Rochebelle

Annedda

Il y a quelques semaines, je croyais profiter de mes derniers jours sur terre. À bien y réfléchir, toutefois, je ne pense point que « profiter » soit utilisé à bon escient pour décrire l'état dans lequel j'étais. Peu importe, à présent, me voilà rétabli! Mon nom est Charles de la Pommeraye, fier matelot du second voyage de Jacques Cartier. Je me trouve présentement à bord de la Grande Hermine, bateau de cent-vingt tonneaux. Elle était accompagnée, au début du voyage, par l'Émérillon et la Petite Hermine. Des 110 hommes formant l'équipage à l'embarquement, nous ne sommes plus que 85 à rentrer en France.

Mon histoire débute le 19 mai 1535, au port de St-Malo, jour de notre départ. La vue brouillée par la singularité de ce que j'allais entreprendre, je m'embarquai sans même une appréhension. Rapidement, cependant, mes illusions se dissipèrent. Sans gêne, de répugnants rats grouillaient sous nos pieds. Nos maigres repas n'étaient constitués que de lard salé et de pois. La tête me démangeait, envahie par une horde de poux voraces. Nous dormions dans des hamacs très rapprochés les uns des autres, au fond de la cale. De toute évidence, cet endroit manquait d'aération. Heureusement, personne n'en faisait de cas. Ce serait, par contre, un mensonge d'écrire que la traversée fut à la hauteur de mes naïves attentes.

Deux Sauvages, qui provenaient du premier voyage de Cartier, étaient parmi nous. Lorsque nous accostâmes à l'Isle de Bacchus, le 7 septembre 1535, ils furent nos guides et nous amenèrent à leur village d'origine, Stadaconé. C'est à ce moment précis que je me sentis réellement loin de chez moi. Voir deux Sauvages vêtus d'habits français n'était rien comparé au fait d'être parmi eux, dans leur immense forêt. Toutes les descriptions que l'on m'avait faites de ces créatures prenaient soudain vie devant moi : leurs yeux charbonneux, leur peau foncée, leurs plumes, leurs vêtements en peaux d'animaux... Cartier leur offrit de nombreux présents, ce qui donna lieu à des réjouissances.

Nous restâmes un peu plus d'une semaine à Stadaconé. On m'avait décrit un peuple sous-développé, mais il me parut plutôt bien organisé. Les hommes partaient à la chasse et les femmes semaient. Ils vivaient dans des habitations longues d'au moins 20 toises et hautes de 3 toises. Elles étaient couvertes de grands panneaux d'écorces et de bois. Il me semble avoir compté neuf familles habitant dans l'une de ces maisons! C'était un endroit vraiment fascinant! Néanmoins, Cartier avait décidé de poursuivre l'exploration plus à l'Ouest. Les habitants de Stadaconé essayèrent de l'en dissuader et s'offensèrent de ce voyage, qui, je le comprendrais plus tard, nous mènerait vers un autre clan, heureux, lui aussi, de commercer avec nous. Les deux Sauvages qui nous servaient de guides et d'interprètes menacèrent de ne pas venir. De fait, le 19 septembre, nous étions tout de même en route pour l'Ouest, à bord de l'Émérillon, sans eux. Notre excursion s'arrêta au village d'Hochelaga, où nous fûmes accueillis convenablement.

À la mi-octobre, nous repartîmes pour Stadaconé. Le froid se faisait de plus en plus agressif. Notre nourriture gelait, de même que nos boissons. Nous regrettâmes rapidement l'été et sa chaleur. Nous étions presque arrivés au village lorsque les bras et les jambes de la première victime de cette maladie du démon se mirent à enfler d'une manière terrifiante. Après cela, tout s'enchaîna à une vitesse extraordinaire. Chaque jour, au réveil, deux, trois, quatre hommes de plus souffraient de gonflement des membres. Je voyais les gencives de mes amis contaminés noircir, puis pourrir. La cale baignait dans la putréfaction des marins. J'appréhendais fortement le moment où je serais moi-même dans cet état misérable. Je pensais douloureusement à ma famille. Je me maudis d'avoir tant voulu explorer ces nouvelles terres. La peur au ventre, j'observais les dents tombées de gencives infectées rouler au fond de la cale comme les galets sur une plage au rythme des vagues. Début janvier, ce que je redoutais le plus arriva: mes bras gonflèrent et j'avais la sensation que des bouts de ma gencive supérieure se décollaient. À la mi-février, tous les hommes, sauf dix, présentaient des symptômes de cette maladie, œuvre certaine du Diable. J'étais alors dans un état second: deux de mes canines étaient tombées et j'avais l'impression que la pourriture gagnait mon cerveau. Vingt-cinq hommes étaient déjà morts.

Alors que la mort se rapprochait de moi, j'entendis un homme parler. J'ouvris les yeux et je vis un Sauvage aux yeux d'ébène s'adresser à moi :

-Moi Domagaya. Ça Annedda. Boire.

Il me tendit une tisane à l'odeur terreuse que je bus péniblement. Il m'appliqua un liquide sur les bras et les jambes. Je m'endormis...

* * *

Nous sommes à présent le 6 mai 1536. Hier, nous avons, faute d'hommes, délaissé la Petite Hermine, levé l'ancre des deux autres vaisseaux et mis le cap vers la France. Il y a quelques jours, Cartier a ordonné la capture de certains Sauvages : Donnacona, Domagaya, Taignoagny et une dizaine d'autres habitants de Stadaconé. J'en éprouve un profond malaise. Je ne comprends pas cette barbarie: ils nous ont pourtant sauvés! Leur annedda nous a sauvé! Notre reconnaissance devrait leur être éternelle!

Je n'ai aucune idée des projets de Cartier, mais j'essaierai de veiller sur eux, en signe de ma gratitude. Le temps nous dira si j'y parviendrai. Pour moi, ces Sauvages ne sont pas des Sauvages: ce sont des Sauveurs.

Deuxième prix

Marguerite Duguay-Gagné
École secondaire Cardinal-Roy

Le revers de l'ombre

Liberté : « Possibilité d'agir selon ses propres choix, sans avoir à en référer à une autorité quelconque. » Tel était le fondement de tous mes rêves et l'objectif ultime de mon désir de fuir Saint-Esprit. La liberté était un concept que je n'avais jamais connu. Moi, Esther Brandeau, on m'avait emprisonnée dans les choix de mon père ainsi que dans ceux d'un mari à venir. Mon destin était confiné au seul chemin que toutes les femmes empruntaient les unes après les autres. Je devais renoncer à ces illusions qui ne devenaient réalité que dans la vie des hommes chrétiens. Jamais je ne pourrais jouir de ces mêmes libertés ; étant née femme et juive. Pourtant, Dieu m'avait donné la chance de poursuivre une voie improbable : une vie pleine de libertés.

Je déviai du droit chemin à 15 ans. En octobre 1733, mes parents m'avaient envoyée à Amsterdam pour y visiter ma tante et mon frère. Cependant, mon bateau fit naufrage en route. J'en fus sauvée par un brave matelot qui me procura un hébergement chez dame Catherine Churiau. C'est chez elle que je brisai mes chaînes en changeant mon nom pour Jacques La Fargue. J'y empruntai une identité masculine et, par la même occasion, renonçai au judaïsme. Le soir de cette folle décision, j'avais pris les ciseaux d'argent d'une main tremblante et, comme si le sentiment de libération prenait lui-même possession des ciseaux, j'avais coupé ma longue chevelure ébène. J'avais ensuite déposé ma robe émeraude devant moi et mes doigts avaient glissé sur le tissu satiné pour ensuite reprendre les ciseaux et la mettre en lambeaux. J'avais enroulé une première fois une longue bande de tissu autour de mon buste et fait un nœud que j'avais serré d'un coup sec, coupant ma respiration pour une fraction de seconde. J'avais pris une autre bande, puis une autre jusqu'à ce que ma poitrine disparaisse sous l'étoffe, puis j'avais pris les vêtements du fils de dame Catherine, réunis mes affaires et quitté cette vie.

En reprenant mon souffle, une larme roula sur ma joue qui sécha vite. L'intendant Hocquart l'avait aperçue. Il estampa donc sur son visage le même air qu'il avait pris lorsqu'il m'avait conduite à l'Hôpital Général lors de mon arrestation le 15 septembre 1738. La mâchoire serrée et le regard empreint de dégoût et d'indignation, il lâcha :

« Vous avez menti sur tout, absolument tout : votre sexe, votre nom et votre religion! Vous êtes juive, bon sang! De quoi ai-je l'air devant le ministre et le roi, avec une saleté de juive dans ma colonie ? »

Il essuya la sueur perlant sur son front en soupirant. La vérité c'est que je lui faisais peur. Je savais pertinemment que toute cette affaire l'empêchait de fermer l'œil le soir venu. En effet, au début de mon séjour, lorsque le commissaire de la marine, Jean-Victore Varin, m'avait découverte, les notes qu'il prenait étaient d'une calligraphie quasi parfaite alors que maintenant elles n'étaient que gribouillis indéchiffrables. Le mystère de mon arrivée ici l'obsédait depuis plus d'un an.

« Racontez-moi la suite. Vous savez ce que vous risquez en me cachant ces informations. »
Comme si j'avais pu oublier la déportation, cette menace qui planait sur moi. Il n'était pas question de retourner chez mes parents après six ans de disparition.

J'avais renoncé à Esther Brandeau après avoir quitté définitivement dame Catherine avec les restes de mon ancienne vie enroulés autour de moi pour sculpter cette silhouette aux milles possibilités. Une vie d'homme dans l'ombre était bien mieux qu'une vie de femme dans l'ombre d'un homme. Les cinq années suivantes, je fis de la France ma maison et occupai différents métiers : d'apprenti boulanger à garçon de course, à capitaine d'infanterie. Puis, j'étais devenue mousse à la Rochelle. Jacques La Fargue était un nom trop connu après mon arrestation pour vol à Nantes et, ne pouvant plus prendre de risque, je m'étais engagée à bord d'un bateau en direction de la Nouvelle-France. Cependant, le peuplement de la colonie était réservé aux catholiques.

En ce mois de juin 1738, sur le Saint-Michel alors qu'au loin je pouvais apercevoir le cap escarpé au-dessus duquel se tenait le Séminaire, l'espoir et l'inspiration que j'avais ressentis le jour de ma fuite m'envahissaient de nouveau. La liberté que semblait me transmettre Dieu, par les rayons de soleil sur ma peau et la brise du large me paraissait éternelle. Québec représentait pour moi une cette ville pleine de promesses, l'ultime liberté. Cependant, c'était sur cette terre que Jean-Victor

Varin découvrirait ma réelle identité et surtout, ma réelle religion. Il allait briser tous mes rêves. En septembre, au beau milieu du port, le monde s'était figé. Entourée de matelots épuisés et d'ingénieurs-constructeurs faisant des plans pour le futur chantier naval, Jean-Victor Varin, un rictus aux lèvres, m'avait exposée devant ce public, montrant mes vrais papiers, pointant ma religion et blasphémant des injures. Ce soir-là, je dus enlever les bandes de satin émeraude une par une, défaisant les nœuds, pensant pouvoir enfin respirer, mais j'étais désormais sans espoir.

« C'est assez, j'ai tout entendu. Maintenant, je vais vous conduire au Comte de Matignon, le navire qui vous ramènera en France. Comptez-vous chanceuse que le roi Louis XV vous paie le retour. »

Chanceuse, il pouvait bien parler. Dieu m'avait laissé goûter mon rêve futile de liberté, mais, désormais intransigeant, il m'obligeait à retourner dans l'ombre.

Troisième prix

Philippe-A. Côté
École secondaire Joseph-François-Perreault

La mort du général vaincu

- Monsieur le Marquis, j'ai le regret de vous annoncer que vous ne verrez pas le prochain lever de soleil, lui annonça Joseph Arnoux, l'apothicaire qui venait « de visiter les plaies » du général.

Il le regarda tristement et le remercia. Dans cette lugubre pièce, tous ses amis se lamentaient. « La France perd l'un de ses plus grands et honorables généraux! », disaient-ils. Couché sur son lit, Montcalm, ce général qui subissait sa première défaite en Amérique, pensa à sa femme et à ses chers enfants qu'il ne reverrait pas. Pierre Marcel, son fidèle secrétaire, était à ses côtés et lui apportait le peu de réconfort que l'on puisse espérer dans les circonstances. Un jeune officier fit irruption dans cette triste scène et remit une lettre, de la part du gouverneur, à Marcel. Il la lut et blêmit légèrement.

- Monsieur, murmura son secrétaire, le gouverneur veut céder Québec aux Anglais.

- Il le faut pourtant, la ville est détruite, la population affamée et l'armée, du moins ce qu'il en reste, est en lambeau. Nous n'avons pas les moyens de résister encore bien longtemps, répondit Montcalm.

Après ces quelques paroles, la pièce retomba dans le silence. Les seuls sons audibles étaient la respiration difficile du général et les prières de deux religieuses.

- Écris au général Wolfe les mots que je te dirai, lui dit brusquement le commandant en s'adressant à son secrétaire.

Il tenta de se relever un peu, mais devint livide et abandonna sa tentative. Marcel prit sa plume, son encrier, une feuille et attendit. Montcalm dicta.

- « Obligé de céder Québec à vos armes, j'ay l'honneur de demander à Votre Excellence ses bontés pour nos malades et blessés et de lui demander l'exécution du traité d'échange qu'a été convenu entre Sa Majesté très chrétienne et Sa Majesté Britannique ».

Marcel finit d'écrire et relut la missive à haute voix. Montcalm approuva et lui demanda de la remettre à un héraut. Quand Marcel fut sorti de la pièce, l'officier languedocien tomba dans une profonde lassitude et son esprit divagua vers la France. Vers sa femme qu'il imaginait portant le médaillon qu'il lui avait offert pour leurs fiançailles, il y a si longtemps déjà, et qui l'arborait lors de leurs adieux. Vers ses enfants, qui auraient eu mille histoires à lui raconter à son retour. Vers sa chère mère, qui serait là pour l'accueillir chaleureusement. Il les revoyait tous au château familial de Candiac. Candiac, son havre. Il avait rêvé de l'instant où, après les réjouissances du retour, il serait allé, seul, dans son jardin, s'étendre sur un banc et contempler les poiriers qu'il avait planté. Il se serait ensuite laissé envahir par le calme du verger, jusqu'à ce que sa femme vienne le rejoindre.

Son rêve se brisa lorsqu'il entendit les voix des religieuses qui priaient. Il reprit conscience de la fatigue qui l'accablait depuis le début de cet été fatidique et ses forces l'abandonnèrent. Il ressentit un spasme de douleur et les religieuses s'approchèrent, alarmées par ce soubresaut qui n'augurait rien de bon.

- Lâchez-moi, hurla presque le lieutenant-général, sortez, sortez, laissez-moi en paix!

Tous sortirent de la pièce sauf le curé Jean-Félix Récher. Il s'avança au chevet de Montcalm, et ce dernier lui dit : « Monsieur le curé, vous êtes la seule personne dont j'ai besoin à l'instant, pouvez-vous écouter ma confession? » L'homme d'église acquiesça et le général commença.

Avant que le prêtre ne sorte, le commandant lui demanda de laisser entrer Marcel quand ce dernier reviendrait. Une fois seul, la douleur aiguë de sa plaie, qu'il réprimait depuis un moment, le foudroya d'un coup et un râlement sortit de sa bouche. Marcel, qui ouvrait la porte au même instant, se précipita vers le blessé, le visage rongé par l'inquiétude.

- Marcel, je n'ai plus bien longtemps à vivre, je te prie de remettre mes affaires à M. de Lévis quand je ne serai plus, lui demanda l'officier languedocien.

- Oui, répondit Marcel, la voix étranglée par l'émotion.

- Cher Marcel, cher Marcel, commença-t-il, je quitte ce monde en terre hostile et loin des miens. Au moins, toi tu es là. En France, veille sur ma parenté, raconte-leur comment, pour l'honneur de mon roi, je combattis sur les plaines d'Abraham et y laissa ma vie comme d'autres vaillants soldats.

- Oui, répondit à nouveau Marcel, la voix presque sanglotante.

- « Je meurs content puisque je laisse les affaires du roi, mon cher maître, en bonnes mains. J'ai toujours fait grand cas des talents et capacité de M. de Lévis »,

Il termina sa phrase en expirant dans les bras de son ami.